

Anthropologie et Sociétés



MARTIG Alexis et Jorge PANTALEÓN (dir.), 2019, *Travail, mobilités, subjectivités et formes d'assujettissement dans les Amériques*, préface de Hubert Carton de Grammont. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Nord-Sud », 344 p., bibliogr., fig., cartes, tabl.

Aurélie Étienne

Volume 47, Number 1, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105540ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105540ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Étienne, A. (2023). Review of [MARTIG Alexis et Jorge PANTALEÓN (dir.), 2019, *Travail, mobilités, subjectivités et formes d'assujettissement dans les Amériques*, préface de Hubert Carton de Grammont. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Nord-Sud », 344 p., bibliogr., fig., cartes, tabl.] *Anthropologie et Sociétés*, 47(1), 224–226. <https://doi.org/10.7202/1105540ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Quand le regard sociologique s'est historiquement davantage attaché aux conflits et aux hiérarchies dans les rapports de classe et les modalités d'organisation du travail, quand l'anthropologie, principalement à l'initiative de Maurice Godelier et Jean Copans (comme le rappellent à plusieurs reprises les auteures), s'est attachée à analyser des systèmes économiques et politiques par l'entrée du travail, quand l'ethnologie des métiers et l'ethnographie des activités techniques ont dressé des portraits des effets du travail sur les corps individuels et sociaux et leurs représentations (par exemple l'ethnographie du travail chez Agnès Jeanjean), cet ouvrage nous permet de relier ces différentes dimensions trop souvent séparées.

Ainsi, l'« anthropologie du travail » relèverait d'une attention portée tant au travail en train de se faire qu'au corps des travailleurs en action ou aux conceptions et effets du travail. Toutes les sphères et les dimensions de la relation et du vécu du « travail » sont abordées et mises en perspective. Cette vision « maussienne », loin de toute réification, est d'ailleurs soulignée par les auteures dans la conclusion, qualifiant leur démarche « d'interrogation des mondes du travail, dans leur variété sociale, spatiale et temporelle » (p. 177-178). Le travail, présenté ici dans une dimension relationnelle et contextuelle, et articulé à toutes les sphères de la vie sociale, affective et culturelle, idéale et matérielle, apparaît à sa juste place comme objet central du monde contemporain. Cet ouvrage constitue donc une contribution plus que significative pour qui veut non seulement étudier *le* travail, mais encore entrer dans une analyse anthropologique de nos modes de vie.

Marie Goyon
Département SHLS
École centrale de Lyon, Lyon, France

MARTIG Alexis et Jorge PANTALEÓN (dir.), 2019, *Travail, mobilités, subjectivités et formes d'assujettissement dans les Amériques*, préface de Hubert Carton de Grammont. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Nord-Sud », 344 p., bibliogr., fig., cartes, tabl.

Inspiré du colloque « Travail, exploitation et servitudes contemporaines dans les Amériques », tenu à Montréal en mai 2016, l'ouvrage dirigé par les anthropologues Alexis Martig et Jorge Pantaleón regroupe les contributions d'une quinzaine d'autrices et d'auteurs s'intéressant aux « formes d'assujettissement au travail vécues par des travailleurs migrants dans les Amériques » (p. 1). Si les dix chapitres constituant ce livre permettent de s'ouvrir à un vaste éventail de situations, de concepts et d'approches disciplinaires, il émerge de leur réunion certaines réflexions théoriques transversales.

L'une d'entre elles porte sur une tendance, observable dans les sphères politiques, scientifiques et médiatiques, à qualifier les formes d'exploitation vécues par les travailleuses et travailleurs migrants de « travail non libre », l'opposant de cette manière à un « travail

libre » qui constituerait la norme d'un système capitaliste fonctionnel. Poursuivant la réflexion entamée par Nicola Phillips (2011), Martig et Pantaleón remettent en question la distinction dichotomique entre « travail libre » et « travail non libre » pour tenter « de comprendre la nature et la variété d'absences de libertés qui sont vécues par les travailleurs, ainsi que d'expliquer leur genèse et leur fréquence » (Phillips 2011, cité dans Martig et Pantaleón : 5). Outre des gains en matière de finesse analytique, cette perspective permet de déconstruire l'idée selon laquelle ces situations d'exploitation seraient anormales ou exceptionnelles dans le système capitaliste contemporain. Elle ouvre également un espace pour explorer l'agentivité des travailleurs migrants, qui ne sont alors plus compris comme de simples victimes d'un sort qui les dépasse.

Une seconde perspective traversant l'ensemble de l'ouvrage s'inscrit dans une approche des migrations fondée sur la notion de « mobilité ». Cette approche permet de mettre en lumière la diversité et la fluidité des mouvements migratoires, au-delà d'une catégorisation stricte de ce qui serait ou ne serait pas une migration. Les deux directeurs soulignent comment ces mouvements sont filtrés, disciplinés et contrôlés de manière hautement différenciée par ce qu'ils appellent des « régimes de mobilité », générant ainsi des « conditions restrictives, c'est-à-dire des situations d'immobilité relative » pour certaines fractions de la population migrante (p. 8). Ainsi suggèrent-ils l'existence d'une étroite interrelation entre mobilité et immobilité, qu'ils désignent comme étant l'un des axes principaux de l'ouvrage. Afin de mieux faire ressortir l'importance de ce thème au fil des chapitres, il m'aurait semblé pertinent de souligner, comme le font Danièle Bélanger et Rachel Silvey (2019), que cette immobilité peut revêtir une pluralité de sens, au-delà de l'immobilisation des corps dans l'espace. En effet, l'ouvrage aborde davantage de situations où il est question d'immobilité *occupationnelle*, *socio-économique* ou *de statut*, que de cas où l'immobilité vécue est strictement *physique*.

De manière générale, les autrices et auteurs portent non seulement leur attention sur les contraintes structurelles qui encadrent l'expérience de vie des travailleurs migrants, mais également sur les formes d'agentivité et les expressions de la subjectivité de ces acteurs. Ainsi, l'étude des formes d'assujettissement au travail, comme celle des régimes de mobilité, est couplée à une analyse des manières par lesquelles les travailleurs migrants font sens, sont affectés, négocient ou encore résistent aux dynamiques structurelles qui conditionnent leur expérience. Le quatrième chapitre de l'ouvrage, rédigé par Ruth Gomberg-Muñoz, illustre particulièrement bien cette perspective. En effet, s'intéressant à la situation de travailleurs mexicains sans papiers œuvrant dans le secteur de la restauration, l'autrice analyse comment ces individus endossent collectivement une identité de « travailleurs acharnés et volontaires » (p. 109). Ainsi, en se réappropriant positivement une représentation stéréotypée associée aux immigrants mexicains aux États-Unis, ces travailleurs tentent de gagner reconnaissance et respect dans leur milieu de travail, dans un contexte structurel marqué par la stigmatisation, l'exclusion et l'exploitation. Le septième chapitre, contribution d'Eloy Rivas, offre également un brillant exemple de ce double regard. L'auteur y explore effectivement l'expérience subjective et affective de ce qu'il appelle la « dés-intégration » des travailleurs migrants sans papiers (p. 201), une expérience produite par l'interaction entre les politiques étatiques en matière d'immigration et les pratiques managériales adoptées par les entreprises moyennes et multinationales.

Bien qu'une problématisation plus approfondie des notions de « subjectivité » et d'« agentivité » aurait été un complément pertinent à cet ouvrage collectif, il n'en demeure pas moins que Martig et Pantaleón offrent une contribution majeure aux champs anthropologiques du travail et de la mobilité, laquelle bénéficiera plus largement à un lectorat

initié aux perspectives des sciences sociales. En effet, en montrant comment différentes formes d'assujettissement s'inscrivent dans les rouages d'un système prônant une idéologie de liberté économique, et en éclairant les espaces de liberté au cœur de situations d'exploitation extrême, les contributions révèlent les multiples ambiguïtés qui surgissent entre les pôles de la « liberté » et de la « non-liberté » au travail.

Références

- BÉLANGER D. et R. SILVEY, 2019, « An Im/Mobility Turn: Power Geometries of Care and Migration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 46, 16 : 3423-3440.
- PHILLIPS N., 2011, *Unfree Labour and Adverse Incorporation in Global Production Networks: Comparative Perspectives on Brazil and India*. Working Paper 176, Manchester, Chronic Poverty Research Center.

Aurélie Étienne
Département de sociologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

BALIBAR Étienne, 2022, *Cosmopolitique : des frontières à l'espèce humaine. Écrits III*. Paris, La Découverte, 370 p.

Dans un monde déséquilibré par une pandémie et un accroissement des conflits, il devient essentiel de repenser la question de la mondialisation et les dynamiques qui relient les pays du globe entre eux. Dans *Cosmopolitique : des frontières à l'espèce humaine*, Étienne Balibar examine les conséquences socio-économiques de ces mutations. L'auteur met en relation les théories de la fin du XVIII^e siècle à nos jours, pour proposer une nouvelle analyse fondée sur le concept de « cosmopolitique ». L'ouvrage se présente comme un recueil d'écrits, publiés par le philosophe entre 1990 et 2022. Il aborde en cinq parties les différents modèles d'analyse de la structure mondiale, le lien entre la guerre et la paix, les frontières puis la question de l'immigration nommée « errance ». La contribution majeure de cet ouvrage se retrouve dans l'épilogue, qui met en perspective les théories invoquées avec la crise de la COVID-19.

L'ouvrage se présente ainsi comme une excellente synthèse et mise en relation des théoriciens ayant proposé une analyse des rapports mondiaux, tantôt structurés par le conflit (Carl von Clausewitz), par les échanges à la fois humains (Emmanuel Kant) et économiques (Karl Marx), ou encore par la création de groupes culturels portant le nom de civilisations (Samuel Huntington), de *Kulturnation* (les frères Humboldt) ou de *Grossräum* (Carl Schmitt). L'ouvrage définit la cosmopolitique tout en la confrontant aux enjeux de ces dernières décennies.